

rentre, si tu savais quel poids affreux j'ai sur le cœur... lorsque, après une longue absence, je mets la main au marteau de ma porte, en me disant : *tout est peut-être découvert!* Et quand je me retrouve face à face avec mon mari... autre martyr! affronter son regard... tâcher de lire sur ses traits s'il a le moindre soupçon, trembler, mais trembler en dedans à ses questions les plus insignifiantes; paraître tranquille, indifférente, quand je suis bourrelée d'angoisses... Et puis, dernière douleur, dernière bassesse... avoir l'air souriant, empressé même, avec mon mari que j'abhorre... Oui... il faut bien que je le flatte, puisque j'ai peur de lui... puisque j'espère écarter ses soupçons en me composant une physionomie avenante et gaie... Comprends-tu, Florence? quelquefois il faut que je sois gaie... Comprends-tu? gaie! pendant que j'ai la mort dans l'âme... Tiens, Florence... c'est l'enfer qu'une vie pareille; elle brûle, elle use, elle tue... et pourtant il me serait impossible d'y renoncer.

— Ah! Valentine... s'écria madame de Luceval en se jetant dans les bras de son amie; merci... à toi... ma tendre amie... merci... tu m'as sauvée!

Madame d'Infreville, aussi stupéfaite du mouvement que des paroles de Florence, reçut son embrassement avec autant d'émotion que de surprise.

VI

Madame de Luceval avait en effet, depuis quelques moments, écouté son amie avec un redoublement d'intérêt et de curiosité; aussi, ne pouvant résister à son émotion, s'était-elle jetée dans les bras de Valentine, en s'écriant :

— Merci... merci à toi, ma tendre amie... tu m'as sauvée!

Madame d'Infreville, après ce moment d'effusion, regarda la jeune femme avec le plus grand étonnement et lui dit :

— Mon Dieu!.. Florence... explique-toi... de quoi me remercies-tu?.. de quoi t'ai-je sauvée?..

— En effet, reprit madame de Luceval en souriant à demi, je dois te paraître folle, mais si tu savais... quel service tu me rends!..

— Moi?..

— Oh! certainement, un grand, un immense service.. ajouta Florence avec un mélange d'émotion, de malice et d'ingénuité difficile à rendre. Figure-toi que d'abord, en te sachant un amant, je t'ai enviée... comme je t'enviais au couvent quand j'étais petite fille et que je t'ai vue mariée... et puis, pourquoi te le cacher? je trouvais dans le caractère de notre cousin Michel tant de rapports avec mes goûts et ma manière d'être, que je me disais : « Combien ce qui désespère cette pauvre Valentine... me séduirait... me ravirait, au contraire... moi qui n'ai jamais aimé... Voilà justement comment je comprendrais l'amour : *de la paresse à deux*; et il me semble que je serais bien heureuse d'avoir aussi... un petit Michel. »

— Florence... que dis-tu?..

— Laisse-moi donc achever... et pour ne te rien cacher... comme je pressens l'approche de grands orages entre mon

mari et moi... comme il me devient de plus en plus insupportable... j'entrevois vaguement dans l'avenir... (si, comme toi, je finissais par être poussée à bout) la nécessité de chercher peut-être un jour des consolations... à une union si mal assortie.

— Ah! Florence! s'écria Valentine avec un accent de tendresse alarmée, prends garde... si tu savais...

— Si je savais, reprit madame de Luceval en interrompant son amie, si je savais?... Mais justement, et, grâce à toi, maintenant *je sais*; et après ce que tu viens de me dire, grand Dieu! ajouta la jeune femme avec une expression d'épouvante naïve et presque comique, à cette heure que je vois ce qu'il en coûte d'angoisses, d'agitation, de peines, de démarches, de tourments, pour avoir un amant, je te jure bien que jamais je n'en aurai! Et je crois, Dieu me pardonne! que j'aimerais encore mieux aller au *pôle nord* ou au *Caucase* avec mon mari... que de me lancer dans les tribulations amoureuses! j'y mourrais à la peine. Un amant! juste ciel! que de fatigues! Cette fois encore, je t'en réponds, ma paresse me servira de vertu; dame... chacun est vertueux selon ses moyens, et pourvu qu'on le soit, c'est l'essentiel. N'est-ce pas, Valentine?

Florence fit, en disant ces mots, une petite mine à la fois si sérieuse et si drôle, que son amie, malgré ses cruelles préoccupations, ne put s'empêcher de sourire pendant que madame de Luceval ajoutait :

— Ah! pauvre Valentine!.. je te plains... je te plains doublement... car, tu as raison... c'est un véritable enfer qu'une pareille vie!

— Oui... oui... un enfer... et, crois-moi, Florence... ma bien-aimée Florence, persiste dans ta résolution, reste fidèle à tes devoirs... si pesants qu'ils te semblent! Ah! que mon malheur te serve de leçon, je t'en conjure, ajouta Valentine d'une voix suppliante, attendrie; ce serait pour moi un éternel remords que de t'avoir donné de mauvaises idées ou un méchant exemple... Toute ma vie je me reprocherais comme un crime la confiance que j'ai eue en toi. Florence, mon amie, ma tendre amie... que du moins ce nouveau chagrin me soit épargné... jure-moi...

— Sois donc tranquille, Valentine, je suis encore plus de ton avis que toi-même, s'il est possible... Mais, pense-y donc.

Moi, paresseuse comme je le suis; moi qui ne puis seulement quitter mon fauteuil pour faire une visite, aller me jeter dans un tel tourbillon! et surtout avec un mari comme le mien, qui vient chez moi dix fois par jour... entreprendre de tromper un pareil homme! mais ce serait un travail qui me donne le vertige rien qu'en y songeant. Non, non, la leçon est bonne, elle portera ses fruits, je t'en réponds. Mais parlons de toi... je ne vois pas que, jusqu'ici, heureusement, les soupçons de ton mari aient été éveillés.

— Tu te trompes... je le crains, sans en avoir pourtant la certitude.

— Comment cela?

— Mon mari, je te l'ai dit, vit presque toujours hors de chez lui. Il sort le matin après le déjeuner... dîne le plus souvent chez cette fille qu'il entretient, et où il reçoit ses amis. Il la conduit ensuite au spectacle... rentre chez elle, où l'on joue fort gros jeu, m'a-t-on dit, et il n'est guère de retour chez lui avant trois ou quatre heures du matin.

— La belle vie pour un homme marié!

— Soit confiance... soit indifférence, il me fait peu de questions sur l'emploi de mon temps. Il y a deux jours, se trouvant subitement indisposé, il est rentré vers les deux heures de l'après-midi; je le croyais absent pour toute la journée, car il m'avait dit qu'il dînerait dehors; aussi je ne revins de chez Michel qu'à dix heures du soir.

— Mon Dieu! que tu as dû être saisie en apprenant le retour de ton mari! J'en frissonne rien que d'y penser... Et l'on a un amant!

— J'ai été si épouvantée, que mon premier mouvement a été de ne pas monter chez moi et de ressortir pour ne jamais revenir.

— C'est à quoi je me serais résolue... et encore, je ne sais... non, décidément je serais morte de peur.

— Enfin, je rassemblai tout mon courage, je montai: le médecin était là. M. d'Infreville se trouvait si souffrant, qu'il ne m'adressa que quelques paroles... Je passai la nuit à le veiller avec un hypocrite redoublement de zèle... Lorsqu'il fut plus calme, il me demanda pourquoi je m'étais absentée tout le jour, et où j'étais allée. J'avais médité ma réponse et mon mensonge: je lui dis que j'étais restée toute la journée

chez toi, ainsi que cela m'arrivait souvent... puisqu'il me laissait presque toujours seule. Il parut me croire, me dit même qu'il m'approuvait, connaissant de nom M. de Luceval, et qu'il voyait avec plaisir ma liaison avec sa femme. Je me crus sauvée; mais, hier soir, nouvelles craintes; j'ai appris par ma femme de chambre que mon mari l'avait interrogée très-adroitement pour savoir si je m'absentais souvent.

— Mon Dieu!.. toutes tes transes ont dû revenir! Quelle perplexité!.. quelles angoisses!!! Et l'on a un amant!

— Mes inquiétudes devinrent si graves, que je me crus perdue. Voulant sortir à tout prix d'une position intolérable, ce matin je suis allée chez Michel. Prenons un parti extrême, lui ai-je dit, je vais tout avouer à ma mère, lui annoncer que mon mari a de graves soupçons, qu'il ne me reste qu'à fuir. Je puiserai dans mon amour pour vous, Michel, la force de convaincre ma mère. Je ne retournerai pas chez mon mari. Nous quitterons Paris ce soir même, ma mère et moi. Nous irons à Bruxelles; vous viendrez nous y rejoindre. Le peu qui vous reste et mon travail nous suffiront à vivre; nous voyagerons, s'il le faut, pour trouver d'autres ressources; mais, du moins, si pauvre, si tourmentée que soit notre existence, je serai délivrée de cette horrible nécessité de mentir chaque jour, ou de vivre dans de continuelles alarmes. Ces tortures, vous ne les avez jamais soupçonnées, Michel, car je vous les ai cachées... mais je ne puis souffrir plus longtemps.

— Et a-t-il accepté?

— Lui!... s'écria Valentine avec amertume, ah! que j'étais insensée de compter sur une pareille résolution de sa part!.. Il me regardait avec stupeur; cette fuite, cette vie agitée, dure, malheureuse peut-être, épouvantait sa paresse... ou plutôt son affreux égoïsme... Il a traité ma résolution de folie, me disant qu'il ne fallait prendre ces partis extrêmes qu'à la dernière extrémité... qu'après tout, mon mari n'avait tout au plus que des soupçons... et c'est Michel qui m'a donné l'idée de la lettre que je t'ai demandée.

— Après tout, Valentine, il a peut-être raison... d'hésiter à fuir... et cela dans ton intérêt même... Car enfin rien n'est désespéré...

— Florence, un pressentiment me dit que...

Madame d'Infreville ne put achever.

Un nouvel incident interrompit cet entretien.

La nuit était presque venue.

L'on touchait à la fin des derniers beaux jours de l'automne; le salon où se tenaient les deux jeunes femmes n'était plus éclairé que par la clarté crépusculaire qui succède au coucher du soleil.

La porte de l'appartement s'ouvrit brusquement.

MM. de Luceval et d'Infreville apparurent aux regards stupéfaits de Florence et de Valentine.

Celle-ci, saisie d'effroi, s'écria :

— Je suis perdue!

Et, accablée de honte à l'aspect de M. de Luceval qui accompagnait M. d'Infreville, elle cacha son visage dans son mouchoir.

Florence, se rapprochant de son amie, comme pour la protéger, dit impérieusement à M. de Luceval :

— Que voulez-vous, Monsieur?

— Vous convaincre de mensonge et d'une indigne complicité, Madame! s'écria M. de Luceval d'une voix menaçante.

— J'avais appris que, depuis quelque temps, madame d'Infreville passait des journées presque entières hors de chez elle, Madame, ajouta l'autre mari en s'adressant à Florence pendant que son amie, agitée d'un tremblement convulsif, continuait de cacher son visage entre ses mains; hier, j'ai demandé à madame d'Infreville où elle avait passé la journée. Elle m'a répondu qu'elle l'avait passée chez vous. Cette lettre de vous, Madame (et il la montra), écrite de complicité avec ma femme, et destinée à me rendre dupe d'un mensonge infâme, est tombée entre les mains de M. de Luceval. Il m'a juré sur l'honneur, et je le crois, qu'il n'avait jamais vu ici madame d'Infreville. Je ne suppose pas, Madame, que vous puissiez soutenir plus longtemps ce qui est le contraire de toute vérité.

— Oui, Madame! s'écria M. de Luceval, il faut que votre déclaration porte le dernier coup à une femme coupable; ce sera l'une des punitions de votre odieuse complicité.

— Tout ce que j'ai à vous déclarer, Monsieur, répondit résolument Florence, c'est que madame d'Infreville est et sera toujours ma meilleure amie... et plus elle sera malheureuse, plus elle devra compter sur ma tendre affection.

— Comment! Madame, s'écria M. de Luceval, vous osez.

— J'oserai bien plus, Monsieur, j'oserai dire à M. d'Infreville que sa conduite envers sa femme a toujours été celle d'un homme sans cœur et sans honneur.

— Assez, Madame ! dit M. de Luceval exaspéré. Assez !

— Non, Monsieur, ce n'est pas assez, reprit Florence, j'ai encore à rappeler à monsieur d'Infreville qu'il est chez moi, et, comme il sait maintenant dans qu'elle estime je le tiens, il comprendra que sa présence n'est plus convenable ici.

— Vous avez raison, Madame, j'en ai trop entendu, dit M. d'Infreville avec un sourire sardonique.

Puis, prenant rudement sa femme par le bras, il lui dit :

— Suivez-moi, Madame.

La malheureuse créature, anéantie, éperdue, se leva machinalement, cachant toujours son visage entre ses mains, tant sa honte était écrasante, puis elle murmura :

— Oh ! ma mère ! ma mère !

— Valentine, je ne te quitte pas ! s'écria Florence en s'élançant vers son amie ; mais M. de Luceval, poussé à bout, saisit violemment sa femme à bras-le-corps, et la confint en disant :

— C'est me braver avec trop d'audace.

M. d'Infreville profita de ce moment pour entraîner Valentine, qui, d'une voix entrecoupée par les sanglots, jeta ces derniers mots à travers le mouchoir qui couvrait sa figure.

— Florence... adieu !

Et elle disparut avec M. d'Infreville.

Madame de Luceval, pâle d'indignation et de douleur, resta un moment contenue par son mari, qui ne lui rendit la liberté de ses mouvements que lorsque Valentine eut quitté le salon.

La jeune femme dit alors d'une voix calme :

— Monsieur de Luceval, vous avez porté brutalement la main sur moi... de ce jour tout est à jamais rompu entre nous.

— Madame !

— Vous avez votre volonté, Monsieur, j'aurai la mienne, et je vous le prouverai.

— Et votre volonté, Madame, dit M. de Luceval d'un ton sardonique, me ferez-vous du moins la grâce de me la signifier ?

— Certainement.

— Voyons, Madame.

— La voici : nous nous séparerons à l'amiable, sans bruit sans scandale.

— Ah ! Madame arrange cela ainsi ?

— J'ai oui dire que très-souvent cela s'arrangeait ainsi.

— Et à dix-sept ans à peine, Madame pourra courir le monde à son gré.

— Courir le monde ! Dieu m'en préserve, Monsieur : vous savez que tel n'est pas mon goût...

— Il ne s'agit pas de plaisanter, Madame ! s'écria M. de Luceval, je vous demande si vous êtes réellement assez folle pour vous imaginer qu'à dix-sept ans à peine... vous pouvez vous passer la fantaisie de vivre seule... lorsque vous êtes en puissance de mari ?

— Je ne compte pas du tout vivre seule... Monsieur.

— Et avec qui Madame vivra-t-elle ?

— Valentine est malheureuse ; je me retirerai auprès d'elle et de sa mère. Grâce à Dieu ! ma fortune est indépendante de la vôtre, Monsieur...

— Vous retirer auprès de cette malheureuse ! une femme que son mari va chasser ce soir de sa maison... et bien il fera !... une femme qui mérite le mépris de tous les honnêtes gens... Et c'est auprès d'une pareille créature que vous voulez vivre !... Mais oser seulement avouer un pareil projet, c'est à vous faire enfermer, Madame.

— Monsieur de Luceval, je suis horriblement fatiguée des événements de cette journée ; vous m'obligerez de me laisser tranquille ; j'ajouterai seulement que si quelqu'un mérite le mépris des honnêtes gens, c'est M. d'Infreville, car ce sont ses indignes traitements qui ont poussé sa femme à sa perte. Quant à Valentine, ce qu'elle mérite et ce qu'elle devra toujours attendre de moi, c'est la plus tendre compassion.

— Mais c'est inouï ! mais c'est à vous faire enfermer, vous dis-je !

— Voici mes derniers mots, monsieur de Luceval : l'on ne m'enfermera pas, j'aurai ma liberté, vous aurez la vôtre, et de ma liberté... j'userai.

— Oh !... nous verrons cela, Madame !

— Vous le verrez, Monsieur.

VII

Quatre ans environ se sont écoulés depuis les événements que nous avons racontés.

L'hiver sévit rudement, le froid est âpre, le ciel gris et morne.

Une femme s'avance rapidement dans la rue de Vaugirard, s'arrêtant çà et là, pour consulter du regard les numéros des maisons, comme si elle eût cherché une adresse.

Cette femme, vêtue de deuil, paraît âgée de vingt-deux ou vingt-trois ans; grande, svelte, très-brune, elle a de grands yeux noirs, pleins d'expression et de feu; ses traits sont beaux, quoique un peu fatigués; sa physionomie, vive et mobile, révèle tour à tour une tristesse amère, ou une inquiétude pleine d'impatience; sa démarche saccadée, quelquefois brusque, décèle aussi une vive agitation.

Lorsque cette jeune femme eut parcouru à peu près la moitié de la rue de Vaugirard, elle interrogea de nouveau du regard les numéros du côté impair, et étant arrivée en face du numéro 57, elle s'arrêta, tressaillit, et porta la main sur son cœur, comme pour en comprimer les battements; après être restée quelques moments immobile, elle se dirigea vers la porte cochère, puis fit une nouvelle pause avec une hésitation marquée; mais ayant aperçu des écriteaux annonçant plusieurs appartements à louer dans cette maison, elle entra résolument et s'arrêta devant la loge du portier.

— Vous avez, Monsieur, lui dit-elle, des appartements à louer?

— Oui, Madame... le premier, le troisième, et deux chambres séparées.

Le premier serait sans doute trop cher pour moi... le troisième me conviendrait mieux : de quel prix est-il?

— Six cents francs, Madame... au dernier mot... il est tout fraîchement décoré... il n'y a plus que les papiers à poser...

— Et de combien de pièces se compose-t-il?

— Une cuisine donnant sur l'entrée, une petite salle à manger, un salon et une belle chambre à coucher avec un grand cabinet, où l'on peut mettre un lit pour une domestique. Si... Madame veut monter... elle verra par elle-même.

— Avant toute chose... je désire savoir qui habite cette maison. Je suis veuve, je vis seule, vous comprenez pourquoi je vous fais cette question...

— C'est tout simple, Madame... la maison est d'ailleurs des plus tranquilles : le premier est vacant comme je vous l'ai dit; le second est occupé par un professeur à l'école de Droit, homme bien respectable, ainsi que sa dame... ils n'ont pas d'enfants... le troisième est l'appartement que je propose à Madame, et le quatrième, de deux petites pièces et d'une entrée, est loué par un jeune homme... quand je dis jeune homme... c'est une manière de parler, car M. Michel Renaud doit avoir de vingt-six à vingt-huit ans.

Au nom de Michel Renaud, la jeune femme, malgré le grand empire qu'elle avait sur elle-même, rougit et pâlit tour à tour; un sourire douloureux contracta ses lèvres, et ses grands yeux noirs semblèrent briller plus ardents sous leurs longues paupières.

Dominant pourtant son émotion, elle reprit d'une voix calme et d'un air indifférent :

— L'appartement du troisième est donc immédiatement au-dessous de celui... de... ce Monsieur?

— Oui, Madame...

— Et... ce Monsieur est-il marié?

— Non, Madame...

— Encore une fois, il ne faut pas vous étonner des questions que je vais vous adresser, mais je dois vous dire que j'ai horreur du bruit au-dessus de ma tête, et que je redoute fort la mauvaise compagnie; or, je désirerais savoir si mon futur voisin n'a pas, comme tant d'autres jeunes gens, des habitudes bruyantes... et de ces connaissances un peu légères... qu'il me serait fort désagréable de rencontrer sur l'escalier en sortant de chez moi ou en y rentrant.

— Lui! s'écria le portier avec un air de récrimination;

M. Michel Renaud recevoir des *demoiselles*... Ah! Madame! ah! Madame!

Et il joignit les mains.

Une lueur de joie et d'espérance éclaircit un instant la triste physionomie de la jeune femme, qui reprit avec un demi-sourire.

— Je suis loin de vouloir calomnier les mœurs de ce Monsieur, et l'étonnement que vous cause ma question me paraît rassurant.

— M. Michel Renaud, Madame, est rangé comme il n'y en a pas... Tous les jours que le bon Dieu ait, dimanches et fêtes, il sort de chez lui à trois heures et demie, ou quatre heures du matin au plus tard, ne rentre qu'après minuit... et ne reçoit jamais de visites...

— Je le crois... il faudrait qu'elles fussent singulièrement matinales... dit la jeune femme, qui parut très-vivement frappée de ces détails. Comment? tous les jours ce Monsieur se lève aussi matin?

— Oui, Madame, été comme hiver, rien ne l'arrête.

— Mais... reprit la jeune femme, comme si elle ne pouvait pas croire à ce qu'elle entendait, c'est donc un prodige d'activité que ce Monsieur?

— Je ne pourrais pas vous dire, Madame; tout ce que je sais, c'est qu'il est aussi matinal qu'un coq de village.

— Et, sans indiscretion... Monsieur, reprit la jeune femme de plus en plus stupéfaite de ce qu'elle apprenait, quelle est donc la profession de ce Monsieur qui sort chaque jour de chez lui à trois ou quatre heures du matin, et qui ne rentre qu'après minuit?

— Vous m'en demandez là, Madame, plus que je n'en sais... Ce qu'il y a de certain, c'est que ce locataire-là ne sera pas gênant pour vous...

— Assurément, je ne pouvais rencontrer un voisinage plus à mon goût, mais... franchement, il est impossible que vous ne connaissiez pas la profession de votre locataire?

— Que voulez-vous que je vous dise, Madame? Depuis trois ans que M. Renaud demeure ici... il ne lui est venu qu'une lettre... adressée à M. Michel Renaud tout court, et il ne reçoit àme qui vive.

— Mais il n'est pas muet?

— Ma foi, Madame, il n'en vaut guère mieux. Quand il sort, je suis couché; quand il rentre... idem... le matin, il me dit : *Cordon, s'il vous plaît!* et la soir, en prenant sa lumière : *Bonsoir, monsieur Landri!* (c'est mon nom.) Voilà toutes nos causeries... Ah! si pourtant, j'oubliais...

— Qu'oubliez-vous?

— La veille du terme il me dit, le soir, en déposant ses soixante francs sur ma table : « Je mets là l'argent du terme, monsieur Landri... » Le lendemain soir, je lui dis : « La quittance est à côté de votre bougeoir, M. Renaud. » Il la prend, me dit : « Merci, M. Landri. » Et en voilà pour trois mois...

— Il est impossible en effet d'être moins communicatif... et... la simple curiosité ne vous a pas donné l'envie de tâcher de pénétrer le secret de cette existence vraiment assez mystérieuse? N'a-t-il pas quelqu'un qui le sert?

— Non, Madame... il fait lui-même son ménage... c'est-à-dire qu'il fait son lit, cire ses bottes, bat ses habits et balaye sa chambre...

— Lui!... ne put s'empêcher de s'écrier la jeune femme, avec un nouvel accent de stupeur; puis, se reprenant, elle ajouta : Comment... ce... Monsieur prend tant de peine...

— Dame! reprit le portier, qui parut surpris de l'ébahissement de la jeune femme, c'est tout simple, tout le monde n'a pas cinquante mille livres de rentes, et quand on n'a pas de quoi se faire servir, il faut se servir soi-même.

— C'est très-juste, Monsieur, dit la jeune femme en deuil, en reprenant son sang-froid. Mais êtes-vous quelquefois entré chez... ce Monsieur?

— Deux fois Madame.

— Et il n'y a rien d'extraordinaire dans son appartement?

— Ma foi! non, Madame... il n'habite qu'une des deux pièces... l'autre n'est pas seulement meublée...

— Et... dans sa chambre... rien n'a pu vous faire deviner... quelle était sa profession?

— Mon Dieu, c'est une chambre comme toutes les chambres, Madame... meublée en noyer... et très-propre... un lit, une commode, une table, et quatre chaises, voilà tout.

— En vérité, Monsieur, reprit la jeune femme, sentant bien que ses questions et surtout ses étonnements devaient sembler étranges, je m'aperçois un peu tard que je suis d'une

indiscrétion rare; mais, vous la comprendrez, car je suis certaine que depuis que vous avez des locataires dans cette maison, vous n'en avez pas eu un pareil à... ce Monsieur.

— Pour ce qui est de cela, Madame, c'est la pure vérité... Mais, comme M. Michel Renaud paye son terme rubis sur l'ongle, comme il n'y a pas de locataire moins gênant... vu qu'il ne reçoit pas un chat, je me dis : Ma foi ! qu'il soit ce qu'il voudra... Maintenant, Madame veut-elle voir l'appartement ?

— Certainement, car, après tout, je trouverai difficilement, je crois, une demeure plus à ma convenance

VIII

Pendant que cette locataire en *expectative* commençait son ascension, sur les pas du portier, une autre scène, assez curieuse, se passait dans la maison mitoyenne, dont le rez-de-chaussée était occupé par un café.

Ce café, assez peu fréquenté d'ailleurs, ne possédait, à ce moment, qu'un seul consommateur, assis devant une table, sur laquelle étaient une carafe d'eau, du sucre et un verre d'absinthe.

Ce personnage, qui venait d'entrer depuis quelques instants à peine, était un homme de trente ans au plus, maigre, nerveux, au teint hâlé, aux traits fortement accentués... au geste prompt; il prit plusieurs journaux les uns après les autres, il eut l'air de les parcourir, en fumant son cigare; mais évidemment sa pensée n'était pas à ce qu'il lisait, si toutefois même il lisait; il semblait en proie à une tristesse profonde, mêlée, çà et là, de sourdes irritations, qui se ma-

nifestaient par la brusquerie de ses mouvements; ce fut ainsi qu'il rejeta violemment sur la table de marbre le dernier journal qu'il venait de parcourir.

Après un moment de réflexion, il appela le garçon d'une voix brève et dure.

Le garçon, homme à cheveux gris, accourut.

— Garçon!.. versez-moi un verre d'absinthe, dit l'homme au cigare.

— Mais, Monsieur... votre verre est encore plein.

— C'est juste. Et notre homme vida son verre, que le garçon remplit de nouveau.

— Dites-moi, reprit l'homme au cigare, ce café dépend de la maison numéro 59, n'est-ce pas ?

— Oui, Monsieur.

— Voulez-vous gagner cent sous ? lui dit l'homme au cigare.

Et comme le garçon le regardait tout ébahi, il reprit :

— Je vous demande si vous voulez gagner cent sous ?

— Moi... Monsieur... mais...

— Voulez-vous, oui ou non ?

— Je le veux bien, Monsieur, que faut-il faire ?

— Parler.

— Parler de quoi, Monsieur ?

— Répondre à quelques questions.

— C'est bien facile... si je sais...

— Êtes-vous dans ce café depuis longtemps ?

— Oh!.. depuis sa fondation, Monsieur... depuis dix ans.

— Vous habitez cette maison ?

— Oui, Monsieur, je couche au cinquième.

— Vous connaissez tous les locataires ?

— De nom... et de vue, oui, Monsieur, mais voilà tout... Je suis seul de garçon ici... et je n'ai guère le temps de voisiner.

Après un moment d'hésitation pénible, pendant lequel les traits de l'homme au cigare exprimèrent une douloureuse angoisse, il dit au garçon, d'une voix légèrement altérée :

— Qui habite le quatrième ?

— Une dame, Monsieur.

— Une dame... seule ?

Et son angoisse parut redoubler en attendant la réponse du garçon.

— Oui, Monsieur, reprit celui-ci, une dame seule...

— Veuve?

— Pour cela, Monsieur, je l'ignore; elle s'appelle madame Luceval; voilà tout ce que je peux vous dire.

— Vous sentez bien, mon cher, que si je vous promets cent sous... c'est pour que vous me disiez quelque chose...

— Dame! Monsieur, on dit ce que l'on sait.

— Bien entendu. Voyons, franchement, que pense-t-on dans la maison de cette dame? Comment l'appellez-vous?

Évidemment le consommateur faisait cette question pour dissimuler le léger tremblement de sa voix, et prendre le temps de vaincre son émotion croissante.

— Cette dame, je vous l'ai dit, Monsieur, se nomme madame Luceval... et il faudrait être bien malin pour jaser sur son compte... car on ne la voit jamais...

— Comment?

— Dame! Monsieur, il n'est jamais plus de trois heures et demie ou quatre heures du matin lorsqu'elle sort de chez elle... été comme hiver; et moi qui ne me couche pas avant minuit, je l'entends toujours rentrer après moi...

— Allons donc, c'est impossible... s'écria l'homme au cigare avec autant de stupeur que la femme en deuil en avait manifesté en apprenant les habitudes incroyablement matinales de M. Michel Renaud. Comment! reprit-il, cette dame sort ainsi tous les matins avant quatre heures?

— Oui, Monsieur, je l'entends fermer la porte...

— C'est à n'y pas croire, se dit l'homme au cigare.

Et, en suite d'un moment de réflexion, il reprit :

— Et que peut faire cette femme ainsi toujours hors de chez elle?

— Je l'ignore, Monsieur.

— Mais que pense-t-on de cela dans la maison?

— Rien, Monsieur...

— Comment, rien! on trouve cela tout naturel?

— Dans les premiers temps que madame Luceval a logé ici... voilà bientôt quatre ans, sa manière de vivre a semblé assez drôle, et puis on a fini par ne plus s'en occuper... car, ainsi que je vous l'ai dit, Monsieur, on ne la voit jamais; ça fait qu'on l'oublie... quoiqu'elle soit jolie à plaisir...

— Allons... si elle est jolie, mon cher, dit l'homme au cigare avec un sourire sardonique, et comme si les mots lui

eussent brûlé les lèvres, allons..... il y a quelque amant, hein?

Et il jeta un sombre et ardent regard sur le garçon, qui répondit :

— J'ai entendu dire que cette dame ne recevait jamais personne, Monsieur.

— Mais le soir... lorsqu'elle revient à une heure aussi avancée de la nuit... elle ne rentre pas seule, j'imagine?

— J'ignore, Monsieur, si quelqu'un la conduit jusqu'à la porte... mais ce qu'il y a de certain, c'est qu'il ne court pas, je vous le répète, le plus petit bruit sur son compte...

— Une véritable vertu, alors?

— Dame!.. Monsieur... ça en a bien l'air, et je suis sûr que toute la maison en jurerait comme moi.

Cette fois encore il y eut une complète analogie entre ce que parut ressentir l'homme au cigare et la joie qu'avait manifestée la femme en deuil en apprenant par les pudiques dénégations du portier que M. Michel Renaud ne recevait jamais de *demoiselles*; mais les traits de l'interlocuteur du garçon, un moment éclaircis, redevinrent sombres, et il reprit :

— Sait-on au moins quelles sont ses ressources, de quoi elle vit, enfin?

— Encore une chose que j'ignore, Monsieur, quoiqu'il ne soit pas probable qu'elle vive de ses rentes... Eh! eh!.. les rentières ne se lèvent pas si matin, surtout par des temps comme aujourd'hui, où il gèle à pierre fendre... et trois heures et demie sonnaient au Luxembourg lorsque j'ai entendu cette dame sortir ce matin de chez elle.

— C'est étrange... étrange! c'est à croire que je rêve, se dit le personnage; puis il reprit tout haut : Voilà tout ce que vous savez?

— Voilà tout, Monsieur, et je vous certifie que personne, dans la maison, n'en sait davantage...

L'homme au cigare resta un moment pensif, puis, après quelques moments de silence, pendant lesquels il but son verre d'absinthe à petites gorgées, il jeta sur la table une pièce d'or étrangère, et dit au garçon :

— Payez-vous... et gardez cent sous pour vous... ils ne vous ont pas coûté beaucoup à gagner, je l'espère?

— Monsieur, je ne vous les demandais pas... et... si vous...

— Je n'ai qu'une parole... Payez-vous, reprit l'homme au cigare avec hauteur.

Le garçon alla au comptoir changer la pièce d'or, pendant que le consommateur semblait profondément rêveur. Ayant reçu la monnaie qui lui revenait, il sortit du café.

Au même instant, la jeune femme dont nous avons parlé quittait la maison mitoyenne, et venait en sens inverse de l'homme au cigare.

Lorsqu'ils passèrent à côté l'un de l'autre, leurs regards se rencontrèrent par hasard.

L'homme s'arrêta une seconde, comme si la vue de cette femme lui eût rappelé un vague souvenir; puis, croyant que sa mémoire le trompait, il continua son chemin vers le haut de la rue de Vaugirard, tandis que la jeune femme descendait la même rue.

IX

L'homme au cigare et la jeune femme en deuil, après avoir passé à *contre-bord* l'un de l'autre, comme disent les marins, continuèrent leur chemin chacun de son côté, pendant une dizaine de pas, au bout desquels l'homme au cigare, semblant revenir à sa première pensée, se retourna pour regarder encore la femme en deuil.

Celle-ci, à ce moment même, se retournait aussi; mais voyant l'homme qu'elle avait remarqué faire le même mouvement, elle détourna brusquement la tête, et continua sa route d'un pas un peu hâté...

Cependant, alors qu'elle allait traverser la rue pour entrer

dans le jardin du Luxembourg, elle ne put s'empêcher de regarder de nouveau derrière elle; aussi vit-elle de loin... l'homme au cigare debout à la même place et la suivant des yeux... Assez impatientée d'avoir été pour ainsi dire surprise deux fois en flagrant délit de curiosité, elle rabaissa vivement son voile noir, et, activant encore sa marche, elle entra au Luxembourg.

L'homme au cigare, après un moment d'hésitation, revint sur ses pas, les précipita, atteignit bientôt la grille, et aperçut de loin la jeune femme se diriger du côté de la grande allée de l'Observatoire.

Un de ces instincts singuliers, qui souvent nous avertissent de ce que nous ne pouvons voir, donna à la jeune femme la presque certitude qu'elle était suivie; elle hésita longtemps avant de se résoudre à s'assurer de la chose; elle allait céder à cette tentation, lorsqu'elle entendit derrière elle une marche assez pressée, puis quelqu'un passa à ses côtés...

C'était l'homme au cigare; il fit une vingtaine de pas devant lui, puis il revint en ligne directe vers la jeune femme. Celle-ci obliqua subitement à gauche; son *poursuivant* fit la même manœuvre, s'approcha résolument, et, ôtant son chapeau, il lui dit avec une courtoisie parfaite :

— Madame... je vous demande mille pardons de vous aborder ainsi...

— En effet... Monsieur... je n'ai pas l'honneur de vous connaître.

— Madame... permettez-moi une question...

— En vérité, Monsieur... je ne sais...

— Cette question, Madame... je n'aurais pas à vous l'adresser... si j'étais assez heureux pour que votre voile fût relevé...

— Monsieur...

— De grâce, Madame, ne croyez pas qu'il s'agisse d'une impertinente curiosité... je suis incapable d'un pareil procédé; mais tout à l'heure, en passant auprès de vous, dans la rue de Vaugirard, il m'a semblé vous avoir déjà rencontrée; et comme c'était lors d'une circonstance fort extraordinaire...

— Mon Dieu! Monsieur, reprit la femme en deuil, en interrompant l'étranger, s'il faut vous l'avouer, j'ai cru aussi...

— M'avoir déjà rencontré?

— Oui, Monsieur.